

LES
AMANTS MAGNIFIQUES

COMÉDIE-BALLET EN CINQ ACTES. — 1670.

AVANT-PROPOS.

Le roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le théâtre peut fournir; et, pour embrasser cette vaste idée et enchaîner ensemble tant de choses diverses, Sa Majesté a choisi pour sujet deux princes rivaux qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des jeux Pythiens, régaler à l'envi une princesse et sa mère de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

ARISTIONE, princesse, mère d'Eriphile.
ÉRIPHILE, fille de la princesse.
IPHICRATE, prince, amant de Timoclès.
TIMOCLÈS, prince, gâté.
SOSTRATE, général d'armée, amant d'Eriphile.
CLEONICE, confidente d'Eriphile.
ANAXARQUE, astrologue.
CLÉON, fils d'Anaxarque.
CHORÈBE, suivant d'Aristione.
CLITIDAS, plaisant de cour.
UNE FAUSSE VENUS, d'intelligence avec Anaxarque.

PERSONNAGES DES INTERMÈDES.

ÉOLE, TRITONS, FLEUVES, AMOURS, PÊCHEURS DE CORAIL, dansants.
SIX DIEUX MARINS, dansants.
TROIS PANTOMIMES, dansants.
LA NYMPHE de la vallée de Tempé.
PERSONNAGES DE LA PASTORALE EN MUSIQUE.
TIRCIS, berger, amant de Caliste.
CALISTE, bergère.

La scène est en Thessalie, dans la délicieuse vallée de Tempé.

PREMIER INTERMÈDE.

Le théâtre s'ouvre à l'agréable bruit de quantité d'instruments; et d'abord il offre aux yeux une vaste mer bordée de chaque côté de quatre grands rochers,

LYCASTE, bergers, amis de Tir-ménandre.
MÉNANDRE, cis.
PREMIER SATYRE, amants de Caliste.
SECOND SATYRE, Caliste.
SIX DRYADES, dansants.
SIX FAUNES, dansants.
CIMÈNE, bergère.
PHILINTE, berger.
TROIS PETITES DRIADES, dansants.
TROIS PETITS FAUNS, dansants.

QUATRIÈME INTERMÈDE.
HUIT STATUES qui dansent.

CINQUIÈME INTERMÈDE.
QUATRE PANTOMIMES, dansants.

SIXIÈME INTERMÈDE.
Fête des jeux pythiens.

LA PRÊTRESSE.
DEUX SACRIFICATEURS, chantants.
SIX MINISTRES DU SACRIFICE, portant des haches, dansants.
CHŒUR DE PEUPLES.
SIX VOLTIGEURS, sautant sur des chevaux de bois.
QUATRE CONDUCTEURS D'ESCLAVES, dansants.
HUIT ESCLAVES, dansants.
QUATRE HOMMES armés à la grecque.
QUATRE FEMMES armées à la grecque.
UN HÉRAUT.
SIX TROMPETTES.
UN TIMBALLIER.
APOLLON.
SUIVANTS D'APOLLON, dansants.

dont le sommet porte chacun un Fleuve accoudé sur les marques de ces déités. Au pied de ces rochers sont douze Tritons de chaque côté, et, dans le milieu de la mer, quatre Amours montés sur des dauphins, et derrière eux le dieu Éole élevé au-dessus des ondes sur un petit nuage. Éole commande aux vents de se retirer; et, tandis que quatre Amours, douze Tritons et huit Fleuves lui répondent, la mer se calme, et du milieu des ondes on voit s'élever une île. Huit Pêcheurs sortent du fond de la mer avec des nasses de perle et des branches de corail, et après une danse agréable vont se placer chacun sur un rocher au-dessous d'un Fleuve. Le chœur de la musique annonce la venue de Neptune, et, tandis que ce dieu danse avec sa suite, les Pêcheurs, les Tritons et les Fleuves accompagnent ses pas de gestes, et de bruit de conques de perles. Tout ce spectacle est une magnifique galanterie dont l'un des princes régle sur la mer la promenade des princesses.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS.

ÉOLE.
Vents qui troublez les plus beaux jours,
Rendez dans vos grottes profondes,
Et laissez régner sur les ondes
Les Zéphirs et les Amours.

SCÈNE II.

ÉOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS, PÊCHEURS DE CORAIL.

UN TRITON.
Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides?
Venez, venez, Tritons; cachez-vous, Néréides.

CHŒUR DE TRITONS.
Allons tous au-devant de ces divinités,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.

UN AMOUR.
Ah! que ces princesses sont belles!

UN AUTRE AMOUR.
Quels sont les cœurs qui ne s'y rendraient pas?

UN AUTRE AMOUR.
La plus belle des immortelles,
Notre mère a bien moins d'appas.

CHŒUR.
Allons tous au-devant de ces divinités,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les Pêcheurs dansent.

UN TRITON.
Quel noble spectacle s'avance!
Neptune, le grand dieu Neptune, avec sa cour,

Vient honorer ce beau séjour
De son auguste présence!

CHŒUR.

Redoublons nos concerts,
Et faisons retentir dans le vague des airs
Notre réjouissance.

SCÈNE III.

NEPTUNE, DIEUX MARINS, ÉOLE, TRITONS, FLEUVES, AMOURS, PÊCHEURS.

Neptune danse avec sa suite.

VERS

Pour LE ROI, représentant Neptune.

Le ciel entre les dieux les plus considérés
Me donne pour partage un rang considérable,
Et, me faisant régner sur les flots azurés,
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.

Il n'est aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande:
Point d'États qu'à l'instant je ne puisse inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement;
Et d'une triple digue à leur force opposée,
On les verrait forcer le ferme empêchement,
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.

Mais je sais retenir la fureur de ces flots
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce,
Et laisser en tous lieux, au gré des matelots,
La douce liberté d'un paisible commerce.

On trouve des écueils parfois dans mes États,
On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage;
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

Pour M. LEGRAND, représentant un dieu marin.

L'empire où nous vivons est fertile en trésors:
Tous les mortels en foule accourent sur ses bords;
Et, pour faire bientôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

Pour le marquis de VILLEROY, représentant un dieu marin.

Sur la foi de ce dieu de l'empire flottant,
On peut bien s'embarquer avec toute assurance.
Les flots ont de l'inconstance,
Mais le Neptune est constant.

Pour le marquis de RASSENT, représentant un dieu marin.

Voguez sur cette mer d'un zèle inébranlable;
C'est le moyen d'avoir Neptune favorable.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS (à part). Il est attaché à ses pensées.
SOSTRATE (se croyant seul). Non, Sostrate, je ne vois rien où tu

puisses avoir recours; et tes maux sont d'une nature à ne te laisser nulle espérance d'en sortir.

CLITIDAS (à part). Il raisonne tout seul.

SOSTRATE (se croyant seul). Hélas!

CLITIDAS (à part). Voilà des soupirs qui veulent dire quelque chose, et ma conjecture se trouvera véritable.

SOSTRATE (se croyant seul). Sur quelles chimères, dis-moi, pourrais-tu bâtir quelque espoir? et que peux-tu envisager, que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse, et des ennuis à ne finir que par la mort?

CLITIDAS (à part). Cette tête-là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE (se croyant seul). Ah! mon cœur, ah! mon cœur, où m'avez-vous jeté?

CLITIDAS. Serviteur, seigneur Sostrate.

SOSTRATE. Où vas-tu, Clitidas?

CLITIDAS. Mais vous plutôt, que faites-vous ici? et quelle secrète mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête dont l'amour du prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des princesses; tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique et de danse, et qu'on a vu les rochers et les ondes se parer de divinités pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE. Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence; et tant de gens, d'ordinaire, s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes, que j'ai cru à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS. Vous savez que votre présence ne gêne jamais rien, et que vous n'êtes point de trop en quelque lieu que vous soyez. Votre visage est bien venu partout, et il n'a garde d'être de ces visages disgraciés qui ne sont jamais bien reçus des regards souverains. Vous êtes également bien auprès des deux princesses; et la mère et la fille vous font assez connaître l'estime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux; et ce n'est pas cette crainte enfin qui vous a retenu.

SOSTRATE. J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLITIDAS. Mon Dieu! quand on n'aurait nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde; et, quoi que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une fête, à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrassé.

SOSTRATE. Que voudrais-tu que j'y pusse avoir?

CLITIDAS. Ouais! je ne sais d'où cela vient; mais il sent ici l'amour. Ce n'est pas moi. Ah! par ma foi, c'est vous.

SOSTRATE. Que tu es fou, Clitidas!

CLITIDAS. Je ne suis point fou. Vous êtes amoureux; j'ai le nez délicat, et j'ai senti cela d'abord.

SOSTRATE. Sur quoi prends-tu cette pensée?

CLITIDAS. Sur quoi? Vous seriez bien étonné si je vous disais encore de qui vous êtes amoureux.

SOSTRATE. Moi?

CLITIDAS. Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets aussi bien que notre astrologue, dont la princesse Aristione est entêlée; et, s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, et ouvrez les yeux. É, par soi, é, r, i, éri; p, h, i, ériphi; l, e, le; Eriphile. Vous êtes amoureux de la princesse Eriphile.

SOSTRATE. Ah! Clitidas, j'avoue que je ne puis cacher mon trouble, et tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS. Vous voyez si je suis savant.

SOSTRATE. Hélas! si par quelque aventure tu as pu découvrir le secret de mon cœur, je te conjure au moins de ne le révéler à qui que ce soit, et surtout de le tenir caché à la belle princesse dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS. Et, sérieusement parlant, si, dans vos actions, j'ai bien pu connaître depuis un temps la passion que vous voulez tenir secrète, pensez-vous que la princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumières pour s'en apercevoir? Les belles, croyez-moi, sont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent; et le langage des yeux et des soupirs se fait entendre, mieux qu'à tout autre, à celles à qui il s'adresse.

SOSTRATE. Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir, si elle peut, dans mes soupirs et mes regards, l'amour que ses charmes m'inspirent; mais gardons bien que par nulle autre voie elle en apprenne jamais rien.

CLITIDAS. Et qu'appréhendez-vous? Est-il possible que ce même Sostrate, qui n'a pas craint ni Brennus, ni tous les Gaulois, et dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageait la Grèce; est-il possible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre soit si timide en amour, et que je le voie trembler à dire seulement qu'il aime.

SOSTRATE. Ah! Clitidas, je tremble avec raison; et tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS. Je ne suis pas de cet avis; et je sais bien, pour moi, qu'un seul Gaulois, l'épée à la main, me ferait beaucoup plus trembler que

cinquante beaux yeux ensemble, les plus charmants du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'espérez-vous faire?

SOSTRATE. Mourir sans déclarer ma passion.
CLITIDAS. L'espérance est belle! Allez, allez, vous vous moquez. Un peu de hardiesse réussit toujours aux amants: il n'y a en amour que les honteux qui perdent; et je dirais ma passion à une déesse, moi, si j'en devenais amoureux.

SOSTRATE. Trop de choses, hélas! condamnant mes feux à un éternel silence.

CLITIDAS. Et quoi?
SOSTRATE. La bassesse de ma fortune, dont il plaît au ciel de rabattre l'ambition de mon amour; le rang de la princesse, qui met entre elle et mes desirs une distance si fâcheuse; la concurrence de deux princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent soutenir les prétentions de leurs flammes; de deux princes qui, par mille et mille magnificences, se disputent à tous moments la gloire de sa conquête, et sur l'amour de qui l'on attend tous les jours de voir son choix se déclarer; mais, plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujétissent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS. Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour; et je me trompe fort, ou la jeune princesse a connu votre flamme, et n'y est pas insensible.

SOSTRATE. Ah! ne t'avise point de vouloir flatter par pitié le cœur d'un misérable.

CLITIDAS. Ma conjecture est fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de son époux, et je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous savez que je suis auprès d'elle en quelque espèce de faveur; que j'y ai les accès ouverts, et qu'à force de me tourmenter je me suis acquis le privilège de me mêler à la conversation, et de parler à tort et à travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me réussit pas; mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez-moi faire, je suis de vos amis: les gens de mérite me touchent, et je veux prendre mon temps pour entretenir la princesse de...

SOSTRATE. Ah! de grâce, quelque bonté que mon malheur t'inspire, garde-toi bien de lui rien dire de ma flamme. J'aimerais mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre témérité; et ce profond respect où ses charmes divins...

CLITIDAS. Taisons-nous. Voici tout le monde.

SCÈNE II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLÉON, CLITIDAS.

ARISTIONE (à Iphicrate). Prince, je ne puis me lasser de le dire; il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornements qui l'emportent sans doute sur tout ce que l'on saurait voir; et elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand et de si majestueux, que le ciel même ne saurait aller au delà; et je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLÈS. Ce sont des ornements dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies, et je dois fort trembler, madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprete à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE. Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable; et certes il faut avouer que la campagne a lieu de nous paraître belle, et que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré les poètes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, et de la solennité des jeux Pythiens que l'on y célèbre tantôt, vous prenez soin l'un et l'autre de nous y combler de tous les divertissements qui peuvent charmer les chagrins les plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vu dans notre promenade?

SOSTRATE. Une petite indisposition, madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE. Sostrate est de ces gens, madame, qui croient qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres, et qu'il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE. Seigneur, l'affectation n'a guère de part à tout ce que je fais; et, sans vous faire compliment, il y avait des choses à voir dans cette fête qui pouvaient m'attirer, si quelque autre motif ne m'avait retenu.

ARISTIONE. Et Clitidas a-t-il vu cela?

CLITIDAS. Oui, madame, mais du rivage.

ARISTIONE. Et pourquoi du rivage?

CLITIDAS. Ma foi, madame, j'ai craint quelqu'un des accidents qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit, j'ai songé de poisson mort et d'œufs cassés, et j'ai appris du seigneur Anaxarque que les œufs cassés et le poisson mort signifient malencontre.

ANAXARQUE. Je remarque une chose, que Clitidas n'aurait rien à dire s'il ne parlait de moi.

CLITIDAS. C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous qu'on n'en saurait parler assez.

ANAXARQUE. Vous pourriez prendre d'autres matières, puisque je vous en ai prié.

CLITIDAS. Le moyen? Ne dites-vous pas que l'ascendant est plus fort que tout? et s'il est écrit dans les astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je résiste à ma destinée?

ANAXARQUE. Avec tout le respect, madame, que je vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans votre cour, que tout le monde y prenne la liberté de parler, et que le plus honnête homme y soit exposé aux railleries du premier plaisant.

CLITIDAS. Je vous rends grâce de l'honneur...

ARISTIONE (à Anaxarque). Que vous êtes fou de vous chagriner de ce qu'il dit!

CLITIDAS. Avec tout le respect que je dois à madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'astrologie, que des gens qui savent tous les secrets des dieux, et qui possèdent des connaissances à se mettre au-dessus de tous les hommes, aient besoin de faire leur cour, et de demander quelque chose.

ANAXARQUE. Vous devriez gagner un peu mieux votre argent, et donner à madame de meilleures plaisanteries.

CLITIDAS. Ma loi, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aise, et le métier de plaisant n'est pas comme celui d'astrologue. Bien mentir et bien plaisanter sont deux choses fort différentes, et il est bien plus facile de tromper les gens que de les faire rire.

ARISTIONE. Eh! qu'est-ce donc que cela veut dire?

CLITIDAS (se parlant à lui-même). Paix, impertinent que vous êtes! ne savez-vous pas bien que l'astrologie est une affaire d'Etat, et qu'il ne faut point toucher à cette corde-là? Je vous l'ai dit plusieurs fois: vous vous émancipez trop, et vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour, je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, et qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage.

ARISTIONE. Où est ma fille?

TIMOCLÈS. Madame, elle s'est écartée, et je lui ai présenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

ARISTIONE. Princes, puisque l'amour que vous avez pour Eriphile a bien voulu se soumettre aux lois que j'ai voulu vous imposer, puisque j'ai su obtenir de vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, et qu'avec pleine soumission aux sentiments de ma fille vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre âme, et me dites sincèrement quel progrès vous croyez l'un et l'autre avoir fait sur son cœur.

TIMOCLÈS. Madame, je ne suis point pour me flatter; j'ai fait ce que j'ai pu pour toucher le cœur de la princesse Eriphile, et je m'y suis pris, que je crois, de toutes les tendres manières dont un amant se peut servir: je lui ai fait des hommages soumis de tous mes vœux; j'ai montré des assiduités, j'ai rendu des soins chaque jour, j'ai fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, et l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates; je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnés; j'ai fait dire à mes yeux aussi bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour; j'ai poussé à ses pieds des soupirs languissants; j'ai même répandu des larmes: mais tout cela inutilement, et je n'ai point connu qu'elle ait dans l'âme aucun ressentiment de mon ardeur.

ARISTIONE. Et vous, prince?

IPHICRATE. Pour moi, madame, connaissant son indifférence et le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sais qu'elle est toute soumise à vos volontés, et que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un époux: aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir, à vous plutôt qu'à elle que je rends tous mes soins et tous mes hommages. Et plutôt au ciel, madame, que vous eussiez pu vous résoudre à tenir sa place, que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, et recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez!

ARISTIONE. Prince, le compliment est d'un amant adroit, et vous avez entendu dire qu'il fallait cajoler les mères pour obtenir les filles: mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, et je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE. Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'est point un compliment, madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la princesse Eriphile que parce qu'elle est votre sang: je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, et c'est vous que j'adore en elle.

ARISTIONE. Voilà qui est fort bien.

IPHICRATE. Oui, madame; toute la terre voit en vous des attraits et des charmes que je...

ARISTIONE. De grâce, prince, ôtons ces charmes et ces attraits; vous savez que ce sont des mots que je retranche des compliments qu'on me veut faire. Je souffre qu'on me loue de ma sincérité, qu'on dise que je suis une bonne princesse, que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis et de l'estime pour le mérite et la vertu: je puis tâter de tout cela; mais, pour les douceurs de charmes et d'attraits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point; et, quelque vérité qui s'y

pût rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en goûter la louange quand on est mère d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE. Ah! madame, c'est vous qui voulez être mère, malgré tout le monde; il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent; et, si vous le voulez, la princesse Eriphile ne serait que votre sœur.

ARISTIONE. Mon Dieu! prince, je ne donne point dans tous ces galimatias où donne la plupart des femmes; je veux être mère parce que je la suis, et ce serait en vain que je ne la voudrais pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque de mon consentement je me suis exposée à le recevoir. C'est un faible de notre sexe dont, grâce au ciel, je suis exempte, et je ne m'embarasse point de ces grandes disputes d'âge sur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre discours. Est-il possible que jusqu'ici vous n'avez pu connaître où penche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE. Ce sont obscurités pour moi.

TIMOCLÈS. C'est pour moi un mystère impénétrable.

ARISTIONE. La pudeur peut-être l'empêche de s'expliquer à vous et à moi. Servons-nous de quelque autre pour découvrir le secret de son cœur. Sostrate, prenez de ma part cette commission, et rendez cet office à ces princes, de savoir adroitement de ma fille vers qui des deux ses sentiments peuvent tourner.

SOSTRATE. Madame, vous avez cent personnes dans votre cour sur qui vous pourriez mieux verser l'honneur d'un tel emploi, et je me sens mal propre à bien exécuter ce que vous souhaitez de moi.

ARISTIONE. Votre mérite, Sostrate, n'est point borné aux seuls emplois de la guerre: vous avez de l'esprit, de la conduite, de l'adresse, et ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE. Quelque autre mieux que moi, madame...

ARISTIONE. Non, non; en vain vous vous en défendez.

SOSTRATE. Puisque vous le voulez, madame, il vous faut obéir; mais je vous jure que dans toute votre cour vous ne pouvez choisir personne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commission.

ARISTIONE. C'est trop de modestie, et vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez doucement les sentiments d'Eriphile, et faites-la ressouvenir qu'il faut se rendre de bonne heure dans le bois de Diane.

SCÈNE III.

IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOSTRATE, CLITIDAS.

IPHICRATE (à Sostrate). Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la princesse vous témoigne.

TIMOCLÈS (à Sostrate). Vous pouvez croire que je suis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE. Vous voilà en état de servir vos amis.

TIMOCLÈS. Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE. Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLÈS. Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE. Seigneurs, il serait inutile. J'aurais tort de passer les ordres de ma commission; et vous trouverez bon que je ne parle ni pour l'un ni pour l'autre.

IPHICRATE. Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLÈS. Vous en userez comme vous voudrez.

SCÈNE IV.

IPHICRATE, TIMOCLÈS, CLITIDAS.

IPHICRATE (bas à Clitidas). Clitidas se ressouvient bien qu'il est de mes amis; je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de sa maîtresse contre ceux de mon rival.

CLITIDAS (bas à Iphicrate). Laissez-moi faire. Il y a bien de la comparaison de lui à vous! et c'est un prince bien bâti pour vous le disputer!

IPHICRATE (bas à Clitidas). Je reconnaitrai ce service.

SCÈNE V.

TIMOCLÈS, CLITIDAS.

TIMOCLÈS. Mon rival fait sa cour à Clitidas; mais Clitidas sait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre lui les prétentions de mon amour.

CLITIDAS. Assurément; et il se moque de croire l'emporter sur vous. Voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de prince!

TIMOCLÈS. Il n'y a rien que je ne fasse pour Clitidas.

CLITIDAS (seul). Belles paroles de tous côtés! Voici la princesse; prenons mon temps pour l'aborder.

SCÈNE VI.

ÉRIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE. On trouvera étrange, madame, que vous vous soyez ainsi écartée de tout le monde.

ÉRIPHILE. Ah! qu'aux personnes comme nous, qui sommes toujours accablées de tant de gens, un peu de solitude est parfois agréable! et qu'après mille impertinents entretiens il est doux de s'entretenir avec ses pensées! Qu'on me laisse ici promener toute seule.

CLÉONICE. Ne voudriez-vous pas, madame, voir un petit essai de la disposition de ces gens admirables qui veulent se donner à vous? Ce sont des personnes qui, par leurs pas, leurs gestes et leurs mouvements, expriment aux yeux toutes choses; et on appelle cela pantomimes. J'ai tremblé à vous dire ce mot; et il y a des gens de votre cour qui ne me le pardonneraient pas.

ÉRIPHILE. Vous avez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertissement; car, grâce au ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui se présente à vous, et vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses nécessaires; vous êtes la grande protectrice du mérite incommode; et tout ce qu'il y a de vertueux indignes au monde va débarquer chez vous.

CLÉONICE. Si vous n'avez pas envie de les voir, madame, il ne faut que les laisser là.

ÉRIPHILE. Non, non, voyons-les; faites-les venir.

CLÉONICE. Mais peut-être, madame, que leur danse sera méchante.

ÉRIPHILE. Méchante ou non, il la faut voir. Ce ne serait avec vous que reculer la chose, et il vaut mieux en être quitte.

CLÉONICE. Ce ne sera ici, madame, qu'une danse ordinaire; une autre fois...

ÉRIPHILE. Point de préambule, Cléonice; qu'ils dansent.

SECOND INTERMÈDE.

La confidente de la jeune princesse lui produit trois danseurs sous le nom de Pantomimes; c'est-à-dire qui expriment par leurs gestes toutes sortes de choses. La princesse les voit danser et les reçoit à son service.

ENTRÉE DE BALLET

De trois pantomimes.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIPHILE, CLÉONICE.

ÉRIPHILE. Voilà qui est admirable. Je ne crois pas qu'on puisse mieux danser qu'ils dansent, et je suis bien aise de les avoir à moi.

CLÉONICE. Et moi, madame, je suis bien aise que vous ayez vu que je n'ai pas si méchant goût que vous avez pensé.

ÉRIPHILE. Ne triomphez point tant; vous ne tarderez guère à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse ici.

SCÈNE II.

ÉRIPHILE, CLÉONICE, CLITIDAS.

CLÉONICE (allant au devant de Clitidas). Je vous avertis, Clitidas, que la princesse veut être seule.
CLITIDAS. Laissez-moi faire, je suis homme qui sais ma cour.

SCÈNE III.

ÉRIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS (en chantant). La, la, la, la. (Faisant l'étonné en voyant Eriphile.) Ah!

ÉRIPHILE (à Clitidas, qui feint de vouloir s'éloigner). Clitidas!
CLITIDAS. Je ne vous avais pas vue là, madame.
ÉRIPHILE. Approche. D'où viens-tu?
CLITIDAS. De laisser la princesse votre mère qui s'en allait vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ÉRIPHILE. Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmants du monde?
CLITIDAS. Assurément. Les princes vos amants y étaient.
ÉRIPHILE. Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.
CLITIDAS. Fort agréables. Sostrate y était aussi.
ÉRIPHILE. D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade?
CLITIDAS. Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régales. Il m'a voulu entretenir; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille, et je lui ai dit nettement que je n'avais pas le loisir de l'entendre.
ÉRIPHILE. Tu as en tort de lui dire cela; et tu devais l'écouter.
CLITIDAS. Je lui ai dit d'abord que je n'avais pas le loisir de l'entendre; mais après je lui ai donné audience.
ÉRIPHILE. Tu as bien fait.

CLITIDAS. En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits, ne prenant point de manières bruyantes et des tons de voix assommants; sage et posé en toutes choses, ne parlant jamais que bien à propos, point prompt à décider, point du tout exagérateur incommode; et, quelque beaux vers que nos poètes lui aient récités, je ne lui ai jamais oui dire: Voilà qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homère. Enfin c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination; et, si j'étais princesse, il ne serait pas malheureux.
ÉRIPHILE. C'est un homme d'un grand mérite assurément. Mais de quoi l'a-t-il parlé?
CLITIDAS. Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joie au magnifique régale que l'on vous a donné, m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du ciel, et vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs qui disaient plus qu'il ne voulait. Enfin, à force de le tourner de tous côtés, et de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie dont toute la cour s'aperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il était amoureux.

ÉRIPHILE. Comment, amoureux! Quelle témérité est la sienne! C'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS. De quoi vous plaignez-vous, madame?
ÉRIPHILE. Avoir l'audace de m'aimer! et, de plus, avoir l'audace de le dire!

CLITIDAS. Ce n'est pas vous, madame, dont il est amoureux.

ÉRIPHILE. Ce n'est pas moi?
CLITIDAS. Non, madame: il vous respecte trop pour cela, et est trop sage pour y penser.

ÉRIPHILE. Et de qui donc, Clitidas?
CLITIDAS. D'une de vos filles, la jeune Arsinoé.

ÉRIPHILE. A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour?
CLITIDAS. Il l'aime éperdument, et vous conjure d'honorer sa flamme de votre protection.

ÉRIPHILE. Moi?
CLITIDAS. Non, non, madame; je vois que la chose ne vous plaît pas. Votre colère m'a obligé à prendre ce détour; et, pour vous dire la vérité, c'est vous qu'il aime éperdument.

ÉRIPHILE. Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentiments. Allons, sortez d'ici; vous vous mêlez de vouloir lire dans les âmes, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une princesse! Otez-vous de mes yeux, et que je ne vous voie jamais... Clitidas!

CLITIDAS. Madame?
ÉRIPHILE. Venez ici: je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS. Trop de bonté, madame...
ÉRIPHILE. Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLITIDAS. Il suffit.
ÉRIPHILE. Sostrate l'a donc dit qu'il m'aimait?
CLITIDAS. Non, madame; il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde; et avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir. Il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait; et, bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré, avec toutes les instances prières qu'on saurait faire, de ne vous en rien révéler; et c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

ÉRIPHILE. Tant mieux! C'est par son seul respect qu'il peut me plaire; et, s'il était si hardi que de me déclarer son amour, il perdrait pour jamais et ma présence et mon estime.
CLITIDAS. Ne craignez point, madame...
ÉRIPHILE. Le voici. Souvenez-vous, au moins, si vous êtes sage, de la défense que je vous ai faite.
CLITIDAS. Cela est fait, madame. Il ne faut pas être courtisan indiscret.

SCÈNE IV.

ÉRIPHILE, SOSTRATE.

SOSTRATE. J'ai une excuse, madame, pour oser interrompre votre solitude; et j'ai reçu de la princesse votre mère une commission qui autorise la hardiesse que je prends maintenant.

ÉRIPHILE. Quelle commission, Sostrate?
SOSTRATE. Celle, madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux princes peut incliner votre cœur.

ÉRIPHILE. La princesse ma mère montre un esprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commission, Sostrate, vous a été agréable sans doute, et vous l'avez acceptée avec beaucoup de joie?

SOSTRATE. Je l'ai acceptée, madame, par la nécessité que mon devoir m'impose d'obéir; et si la princesse avait voulu recevoir mes excuses, elle aurait honoré quelque autre de cet emploi.

ÉRIPHILE. Quelle cause, Sostrate, vous obligeait à le refuser?
SOSTRATE. La crainte, madame, de m'en acquitter mal.

ÉRIPHILE. Croyez-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon cœur, et vous donner toutes les lumières que vous pourriez désirer de moi sur le sujet de ces deux princes?
SOSTRATE. Je ne désire rien pour moi là-dessus, madame; et je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amènent.

ÉRIPHILE. Jusqu'ici je me suis défendue de m'expliquer; et la princesse ma mère a eu la bonté de souffrir que j'aie reculé toujours ce choix qui me doit engager; mais je serai bien aise de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque chose pour l'amour de vous; et, si vous m'en pressez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis si longtemps.

SOSTRATE. C'est une chose, madame, dont vous ne serez point importunée par moi; et je ne saurais me résoudre à presser une princesse qui sait trop ce qu'elle a à faire.

ÉRIPHILE. Mais c'est ce que la princesse ma mère attend de vous.
SOSTRATE. Ne lui ai-je pas dit aussi que je m'acquitterais mal de cette commission?

ÉRIPHILE. Or ça! Sostrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrants; et je pense qu'il ne doit y avoir guère de choses qui échappent aux vôtres. N'ont-ils pu découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine? et ne vous ont-ils point donné quelques petites lumières du penchant de mon cœur? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne. Quel est celui de ces deux princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux?

SOSTRATE. Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses ne sont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

ÉRIPHILE. Pour qui, Sostrate, pencheriez-vous des deux? Qui est celui, dites-moi, que vous souhaiteriez que j'épousasse?
SOSTRATE. Ah! madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais votre inclination qui décidera de la chose.

ÉRIPHILE. Mais si je me conseillais à vous pour ce choix?
SOSTRATE. Si vous vous conseilliez à moi, je serais fort embarrassé.

ÉRIPHILE. Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette préférence?
SOSTRATE. Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous: les dieux seuls y pourront prétendre; et vous ne souffrirez des hommes que l'encens et les sacrifices.

ÉRIPHILE. Cela est obligé, et vous êtes de mes amis; mais je veux

que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCÈNE V.

ÉRIPHILE, SOSTRATE, CHORÈBE.

CHORÈBE. Madame, voilà la princesse qui vient vous prendre ici pour aller au bois de Diane.
SOSTRATE (à part). Hélas! petit garçon, que tu es venu à propos!

SCÈNE VI.

ARISTIONE, ÉRIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLITIDAS.

ARISTIONE. On vous a demandée, ma fille, et il y a des gens que votre absence chagrine fort.

ÉRIPHILE. Je pense, madame, qu'on m'a demandée par compliment; et on ne s'inquiète pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE. On enchaîne pour nous ici tant de divertissements les uns aux autres, que toutes nos heures sont retenues, et nous n'avons aucun moment à perdre, si nous voulons les goûter tous. Entrons vite dans le bois, et voyons ce qui nous y attend. Ce lieu est le plus beau du monde; prenons vite nos places.

TROISIÈME INTERMÈDE.

—388—

Le théâtre est une forêt où la Princesse est invitée d'aller: une Nymphé lui en fait les honneurs en chantant, et, pour la divertir, on lui joue une petite comédie en musique, dont voici le sujet:

Un Berger se plaint à deux Bergers, ses amis, des froideurs de celle qu'il aime; ses deux amis le consolent; et, comme la Bergère aimée arrive, tous trois se retirent pour l'observer. Après quelques plaintes amoureuses, elle se repose sur un gazon et s'abandonne aux douceurs du sommeil. L'amant fait approcher ses amis pour contempler les grâces de sa Bergère, et invite toutes choses à contribuer à son repos. La Bergère, en s'éveillant, voit son Berger à ses pieds, se plaint de sa poursuite; mais, considérant sa constance, elle lui accorde sa demande, et consent d'en être aimée, en présence de deux Bergers amis. Deux Satyres arrivant se plaignent de son changement; et, étant touchés de cette disgrâce, cherchent leur consolation dans le vin.

PROLOGUE.

LA NYMPHE DE TEMPÉ.

Venez, grande princesse, avec tous vos appas,
Venez prêter vos yeux aux innocents ébats
Que notre désert vous présente:
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour:
On ne sent ici que l'amour,
Ce n'est que l'amour qu'on y chante.

PASTORALE.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIRCIS.

Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour,

Et de vos tendres ramages
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages;
Hélas! petits oiseaux, hélas!
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCÈNE II.

LYCASTE, MÉNANDRE, TIRCIS.

LYCASTE.
Eh quoi! toujours languissant, sombre et triste?

MÉNANDRE.
Eh quoi! toujours aux pleurs abandonné?

TIRCIS.
Toujours adorant Caliste
Et toujours infortuné!

LYCASTE.
Dompte, dompte, berger, l'ennui qui te possède.

TIRCIS.
Eh! le moyen, hélas!

MÉNANDRE.
Fais, fais-toi quelque effort

TIRCIS.
Eh! le moyen, hélas! quand le mal est trop fort!

LYCASTE.
Ce mal trouvera son remède.

TIRCIS.
Je ne guérirai qu'à ma mort.

LYCASTE ET MÉNANDRE.
Ah! Tircis.

TIRCIS.
Ah! bergers.

LYCASTE ET MÉNANDRE.
Prends sur toi plus d'empire.

TIRCIS.
Rien ne me peut secourir.

LYCASTE ET MÉNANDRE.
C'est trop, c'est trop céder.

TIRCIS.
C'est trop, c'est trop souffrir

LYCASTE ET MÉNANDRE.
Quelle faiblesse!

TIRCIS.
Quel martyre!

LYCASTE ET MÉNANDRE.
Il faut prendre courage.

TIRCIS.
Il faut plutôt mourir.

LYCASTE.
Il n'est point de bergère,
Si froide et si sévère,
Dont la pressante ardeur
D'un cœur qui persévère
Ne vainque la froideur.

MÉNANDRE.
Il est dans les affaires
Des amoureux mystères
Certains petits moments
Qui changent les plus fières,
Et font d'heureux amants.

TIRCIS.
Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ses pas,
Gardons d'être vus d'elle;
L'ingrate, hélas!
N'y viendrait pas.